RÉFLEXION AUTOUR DE LA SANTÉ MENTALE

JANVIER 2001

PRÉAMBULE

D'abord trois mots pour rire

- « Mens sana in corpore sano » signifie-t-il que le corps soit un corps social ?
- À quand de l'obstétrique sociale ?
- ... en dire long sur un système de démocratie où le bon bourgeois donnerait mandat à la psychiatrie (puisque que c'est la psychiatrie qui est au service de la société, et non l'inverse...) de contrôler en sa dictature toutes les minorités et tous les artistes, non dérangés, mais dérangeants, a/sociaux.

POUR REVENIR SUR NOS PAS...

Même si ici la santé n'est qu'une métaphore médicale permettant de conforter le sentiment de justesse de l'identité de l'individu, il semble que la notion de santé sociale, en première approximation, puisse représenter l'idéal humain du bonheur, du bien-être, ou tout au moins l'image de la qualité de la vie. Qui la définit restera une question en suspens. Sa dynamique agirait du bien-être de l'individu vers celui de la société. Les moyens de son établissement en sont la justice, la psychiatrie (non la médecine, car il s'agirait de santé tout court), le travail social, la vie associative, la culture, et j'en oublie certainement.

La santé, c'est entendre la problématique et lui adjoindre les moyens de sa résolution.

La santé sociale, en incluant tous les phénomènes sociaux où existe une inadéquation à l'idéal social, au bien-être et à la bonne qualité de vie, contient la santé mentale (du latin, ou psychique, du grec).

Cette dernière possède les mêmes moyens que la santé sociale pour répondre à son idéal : la justice, la psychiatrie, la vie associative, la culture, et autres.

Répondant à un élargissement de son champ d'action vers la prise en charge de cas sociaux (un bien ? une nouvelle dimension sociale ?), la psychiatrie devient la psychiatrie sociale. Sans vouloir mettre en cause la bonne foi de la psychiatrie et l'extension de son pouvoir, il convient de bien considérer quelles zones échappent encore à son contrôle. Ainsi déjà des minorités sociales et des artistes. Pareillement des associations de patients ou pour les patients. Les combats y sont toujours vivaces.

Et encore à considérer le statut du patient psychique, en et hors de l'hôpital. Un vrai défi social, de l'identité de l'individu.

Considérant encore que la santé mentale est partie intégrante de la santé sociale, il est intéressant de noter qu'on admette ainsi une problématique sociale au sein de la santé

mentale.

Et, dans le « frottement social », derrière la disqualification de l'individu, psychiatrisé ou non, il s'avère nécessaire de modifier aussi le regard social. Et de préserver dans ce sens l'expression de tous ses artisans.

AUTOUR DE SENS, DIGNITÉ, AUTONOMIE PARTICIPATIVE.

Sens et dignité

Dans sa quête du sens, le philosophe nous indique déjà quelle voie celui-ci emprunte afin qu'on le saisisse, le langage. Le sens, par ce que je sais, est ce que je sais. Un sens qui n'a de mot est aussi un sens, imperceptible. Intuition et savoir le cernent, me le rendent sensible. Le langage parfois peine à le communiquer. Sens avéré et sens privé jouent leur rôle dans la relation. En société, si le rapport est à la lutte de pouvoir, le langage tenu sera soumis à la critique du bon sens et du non-sens. Un principe d'exclusion et de dénégation qui est la porte ouverte à la prise de pouvoir. Jeu difficile à l'accession au respect. Mais le sens a d'abord cette qualité vraie, cette valeur de la chose. Il se soumet à la comparaison (dont le corollaire est de ne pas être raison), il est rapporté à des échelles, de crédibilité, de différence, de densité. Échelles de raison, devoir, dont il se passerait bien. Sa raison d'être, une et indivisible, coexiste avec d'autres, à l'image de l'homme, de sa raison de vivre et de son sens de la vie.

Le pouvoir, le devoir, mais aussi la volonté, prennent sens dans la perspective du respect de l'homme et de sa dignité, vers ces droits de l'homme en la justice, l'égalité et la liberté. Gardienne du système et de la politique de ces instances, la démocratie en oblige constamment la révision.

Le sens vient flirter avec la liberté. Croire est une liberté où le sens glisse vers la conviction, vers un inébranlable savoir où se puise le sens de l'existence (?). Aussi de croire que tout va bien au mépris de tout ce que les gens disent n'est-il pas déjà l'amorce d'un certain sens du bonheur. L'espoir niché au profond de chacun ne donne-t-il pas un sens à la vie. La faculté de trouver une utilité à ce qui arrive, c'est donner du sens au bonheur. Le sens répond à l'utilité, ce qu'on fait des choses, non ce qu'elles sont. Un bémol pour la propriété. Un sens encore qui ne sera jamais qu'incertain, celui de la liberté d'expression. Le langage, contraint à l'exercice des structures apprises, ne se libère et ne prend sens que derrière son ajustement à la pensée dominante.

Si la perte du sens est maintenant engagée, penchons-nous sur les noirceurs de l'âme, tirons du sens de la mélancolie, cet antagoniste naturel du bonheur. Shakespeare et les romantiques ont déjà formulé leur théorie du malheur (leur sens du tragique...), théorie du bonheur du désespoir. Aujourd'hui, la théorie du malheur et du mal-être réside plus simplement dans l'adéquation de l'individu à des schémas et des tableaux cliniques, que d'habiles intellectuels statisticiens ont mis en place pour avoir une meilleure vision du monde, dans laquelle ceux qui sont malheureux sont malheureux et n'ont qu'à se plier à l'identité qu'on leur assigne. Partager du sens, un espoir et une volonté, ne se fait pas sur le

discrédit jeté à la face de l'autre, le fou, l'enfer de Sartre. Sans compter ce que cachent les néologismes et les abus de pouvoir d'un langage hermétique.

Ce qui était vrai avant ne l'est plus forcément maintenant, le temps change le sens, le temps d'une réflexion. L'homme s'inscrit dans le temps et dans une géographie, sa présence, son intégrité physique et psychique, est entière, quels que soient le lieu et le moment. Au-delà de soi, la confrontation du moment commence avec le lieu, amène une volonté de l'appréhender, un sentiment de sécurité, et une assurance accrue. La vie de l'homme peut être vue comme un trajet dans une géographie, dans une maille de la réalité, ou plus encore dans des structures. Une sorte de curriculum vitae. L'âme forme aussi un trajet dans l'espace, le temps, et la pensée, mais les structures qu'elle traverse, ses mouvements, sont encore bien nébuleux pour la compréhension de l'homme. Je crains, au nom d'une liberté qui garde son sens, que l'on traque le sens de la vie des gens dans leurs trajets au sein de leurs structures, et que d'habiles intellectuels statisticiens ne formulent encore de nouveaux schémas de conformité que de nombreux paramètres incontrôlables ne manqueront pas d'infirmer. La liberté et le bonheur ne se réduisent pas à remplir un blanc, une place que l'on s'approprie. Si la réalité recouvrait celle du sentiment, de la raison et de la pensée, peut-être que la traque donnerait des résultats, mais heureusement ces trois phénomènes restent dans le domaine de la subjectivité. La réalité ne peut être qu'un regard, elle doit être un engagement, un rapport physique où se lisent la production et la création, ce concret où nous sommes tous attachés. L'évolution et le développement personnel y trouvent ce sens qui nous importe à tous. Agir, sans le sens dévoyé du travail, créer, œuvrer, sont les moyens d'une vraie dignité, d'une identité avec une réalité qui assume notre part de responsabilité. Encore faut-il toutes les structures nécessaires, et travailler ainsi à la disparition de toutes les exclusions.

Dans le dédale d'une vie et de sa réalité, la philosophie nous prête le bras, à l'image d'une religion, pour nous sauver du mal de vivre et de la peur de la mort. Interroger le sens de la vie, le sens de toute chose, afin de ne jamais laisser l'esprit en paix, le garder en mouvement, puisque la vie est ce mouvement. La vie est la jouissance du bonheur et son respect. La dignité est le regard porté sur elle, et seule la mise en jeu du respect lui permet d'être. Respect de la vie, respect de la dignité. Un réalisme oublieux, où certains ont donné leurs vies. Ne plus se poser de questions, ne plus faire de philosophie. Goûter au repos de l'âme, à la sérénité. C'est juste une question de temps...

Normes et réalités

La réalité que l'on pratique, en deçà du langage, nous assure déjà d'être vivant, mais pour respecter cela il a fallu inventer un mot, dignité. Le langage est devenu une assurance, bien que virtuelle, sur la légitimité des choses. Les actes sont porteurs de sens, mais on s'imagine pouvoir gagner de la dignité, de la légitimité, au travers du discours. On est plus intellectuel par le discours, pas plus vivant. Le respect de la vie, cependant, est aussi dans celui des codes qui nous échappent. Un sort étrange peut être aussi jeté sur la réalité : la raison, autant dire la justesse, a la capacité de l'ignorer, en tout ou partie, et ceci en sauvegarde de l'intégrité de la pensée.

Les processus psychologiques sont une grande part de l'identité, et sont le pain quotidien

des travailleurs sociaux, habilités à travailler le sens de la dignité de chacun. Confrontés à de doubles identités, par exemple le patient psychiatrique et l'être social, toutes leurs forces conduiront à réédifier le respect, de soi et de la part d'autrui, et finalement à relativiser l'identité en une simple étiquette, où la vraie dignité est alors de donner son propre sens à l'étiquette, voire de l'enlever ou d'en changer. Mais que croire alors de l'être humain si les qualificatifs sont inefficaces...

La recherche en santé sociale, en santé mentale, au travers de l'élaboration de schémas des processus séquentiels de vie, poursuit un idéal de contrôle du mal-être et de ses victimes. La politique qui dirige ce contrôle se devrait d'être prudente, et de bien considérer si le bonheur n'est pas ce qui échappe au contrôle, au sens et à l'analyse. Dans notre société où le bonheur n'est pas la norme (...), il est heureux de voir encore que la déviance ne met pas en péril une capacité au bonheur. La maladie est ma norme, je la respecte ou pas, c'est mon for, mon jugement, mon libre arbitre, et nul ne peut nier cette liberté individuelle. Toutes les normes et leurs corollaires de disqualifications ne font que croître les résistances. À l'appui, le développement de réseaux (associatifs essentiellement), où le bien-être, le bonheur, la qualité de vie, gagnent une définition respectueuse de l'individu, unique et non standardisable. Répondre à la pression de la norme sociale, revendiquer la différence, c'est redéfinir encore le bien-être, celui surtout peut-être qu'on veut nous donner en dragées, conditionnées par des sociétés multinationales. Le partage reprend des formes non normées, des moyens dont la liberté est garantie par la démocratie.

L'autonomie participative est un concept intéressant. Il convient d'y distinguer l'autonomie et la participation. Pour l'autonomie, trois niveaux se dessinent : autonomie de l'individu, autonomie d'un groupe, autonomie d'une société. Réduire la fracture de l'identité du fou humain semble déjà essentiel à son autonomie sociale, et elle paraît déjà largement acquise. Pour ceux qui restent encore sur le carreau, l'usage de groupes autonomes répondant à leurs aspirations d'indépendance peut concrétiser leur autonomie propre et leur indispensable visibilité sociale. L'autonomie de la société, enfin, se détermine sur sa politique. La vision serait bien sûr faussée si l'on n'admettait pas encore des interventions sur ces trois niveaux. Participer est déjà mettre en commun des moyens, des intérêts et des bénéfices, ceci impliquant une gestion collective qui sort du cadre de l'autonomie stricte et la rend interdépendante d'autres différentes forces. Le gain d'une vie, le gain d'un concret acceptable, passent au langage, au partage intellectuel, à cette interdépendance collective où le fruit de l'expérience, le langage, est cueilli. Au-delà de l'autonomie, c'est le langage qui démontre la participation.

L'autonomie participative est un concept séduisant, néanmoins il comprend sa propre négation. L'autonomie est un système isolé, et la participation implique d'être un rouage d'un système plus important. Pour une autonomie participative individuelle, je propose le mot de socialisation, dont on sait que l'on peut en changer comme un comédien change de rôle. Une sauvegarde pour ne pas figer l'humanité en mouvement. L'autonomie et la solitude qui l'accompagne constituent la première hypothèse qui peut conduire à l'idéal. D'autres hypothèses viendront, j'en suis sûr, corrélés par leur bon sens la définition, toujours mouvante, de l'idéal. La réflexion peut enfin suivre ce phénomène, cette socialisation, en se demandant quels vrais moyens lui donner pour exercer sa fonction.

L'expérience s'acquiert par l'usage de la réalité, des outils pour la travailler. Travailler l'humain, traquer sa vie et son âme, ne peut apporter ce bénéfice social tant attendu. Les structures de la connaissance et du langage rentrent bien certainement dans la classe des outils du réel, et chacun a ses mots que tous devraient pouvoir entendre. Écrire le mot liberté ne suffit pas à la cerner, sa traque, son analyse, toujours échoue. La contraindre dans les processus de vie (dans le bien-être ou le mal-être) est un défi bien téméraire. Un graphique statistique ne nous permettra jamais que de considérer la différence qui nous sépare de la norme, de travailler la distance, celle-là même qu'il y a entre les hommes. Tous différents. Dans la statistique, conduite par le péquin lambda, l'utilité des concepts brillant que l'on tente d'en tirer, se révèle bien souvent pauvre d'enseignement pratique. Le frottement à la réalité du jour, de la rencontre, porte certainement en lui la réponse aux vraies questions. Que dire encore de la représentativité d'un échantillonnage, si ceux qui refusent de se soumettre au sondage agissent en fonction de convictions politiques, si il y a des falsificateurs, ou simplement de l'inattention. Et tous ceux qui ne sont pas consultés ? La marge d'erreur seule suffit alors à infirmer tout concept. Et l'humain serait-il un dé à jouer ?

Les moyens de la santé

En santé sociale, il convient de limiter l'intervention de la médecine : ainsi, la médecine somatique ne s'occupe que peu de problématiques sociales ; au contraire, la psychiatrie est au cœur de multiples problématiques sociales, liées à la définition de l'identité (quelle place dans quelle société, dépendante de l'identité).

En santé, il conviendrait d'impliquer toutes les disciplines académiques qui s'en sentent concernées, et de réduire les querelles d'autorités.

En santé mentale, on perçoit le partage de compétences entre la psychiatrie et ses alternatives non médicales (ISO et non-ISO...)

En santé sociale, il devient urgent de bien définir quels sont les intervenants à sa mise en œuvre.

Le bien-être et le bonheur sont au programme de la santé sociale et de la santé mentale. Le mal-être est sous contrôle, chaque tranche de vie fera l'objet d'un rapport. Le bonheur est dans l'avenir radieux. La liberté se laisse faire, elle livre le secret intime de ses actes. Quelques réfractaires manifestent. La tutelle des intellectuels est devenue inutile, ils nous ont appris à vivre, leur rôle est achevé. Les gens de peu ne parlent plus de l'art de vivre. Le monopole du savoir-vivre distribue ses dragées. La police est le siège du bon sens. Elle parle seule parfois. Le modèle hiérarchique est devenu la source du développement mental. Le développement personnel est un hobby bien toléré.

La situation actuelle est loin de cette perspective, mais il reste, en santé sociale, beaucoup à faire, à la fois dans les domaines économique, structurel, humain et de la culture. Du côté de l'économie, on voit que toutes les solutions de psychiatrie, par exemple, ont existé, mais qu'elles n'ont pu s'appliquer faute de moyens. Pour le reste, je le laisse à votre entente.

La psychiatrie ne saurait faire l'économie du don d'un point de vue sur le sens de la vie.

La philosophie peut sauver du monde. Une quête qui, par fraction, donne du sens à la vie, reconforte le peu de bonheur qui nous reste, engage le combat de notre dignité.

L'être encadré dans ses structures et ses séquences de vie, doit pouvoir les partager, y réfléchir, à sa mesure, derrière des outils d'analyse tenus à sa disposition. Dans le sens commun il partagera son sens, s'orientera, modifiera son trajet et ses structures. Mais si et seulement si l'outil d'analyse du trajet, des structures, et des sentiments, est employé de manière subjective. Une étude objective ne changerait pas l'état des choses. C'est subjectivement que j'ai pu formuler la structure nouvelle qu'est l'association L'Expérience.

Une autonomie assistée, ce peut être, par exemple, pour un homme avec un trouble bipolaire, de trouver les moyens nécessaires à diriger son hypostimulation si l'humeur « monte ».

Malgré les cloisonnements, l'autonomie de la santé mentale au sein de la santé sociale, et au sein de la société même, n'a pas de sens, le regard est transversal, le fou n'est plus que très rarement enfermé à vie en asile. La fracture des identités de lieux et de statuts doit être réduite et l'on se doit d'assurer l'expression du point de vue de tous.

Conclusion

En guise de conclusion, puisqu'il en faut une, je m'arrêterai sur l'espoir entrevu en psychiatrie sociale et, plus généralement, en santé sociale ces derniers mois. Le social est le mode de la relation humaine. Chacun participe, le pouvoir se partage. C'est le projet social, caché en la santé sociale, qui est important. Le double mouvement de la communication. Le pouvoir de l'État, le pouvoir de chacun, partagés. Étudier le bien-être, la qualité de la vie, concevoir l'observation de l'individu dans son trajet de vie, au sein de structures (tout est structure), dans son sentiment, ouvre la perspective formidable d'une société meilleure. Mais les plaies sont encore là. La maladie, la psychiatrie, l'asile, sont encore là. Identité trahie, le trajet en psychiatrie est mal vécu. Le social en psychiatrie est trahi. On pourrait certes comprendre la privation de liberté à des fins d'assistance, mais il reste inadmissible de violer les droits de la personne par des traitements forcés et par l'irrespect du consentement éclairé. Pour ce dernier, si de nombreuses études donnent aux malades mentaux une bonne intelligence et une grande créativité, pourquoi les psychiatres ne les utilisent-ils pas dans le sens d'une meilleure compréhension, d'une meilleure compliance, et d'un meilleur résultat thérapeutique et social ? Cependant, une gestion clairvoyante du droit des patients, droits de l'homme, se fait jour, vers un véritable respect de la dignité de la personne. La psychiatrie sociale devient une société en plus petit, où il sera loisible de faire des activités, des stages, des cours, etc. L'espoir est là, dans ce creuset, où s'admet enfin la dimension sociale de la psychiatrie et surtout celle du patient. Et la santé sociale y gagne une cohérence avec une vraie politique sociale respectueuse du droit citoyen.

Jean-Marc Allaman / Janvier 2001

Ce texte n'est bien entendu qu'une base à raturer (ndlr)

EXTRAITS DU JOURNAL D'UN PHILOSOPHE

mai – octobre 2001

26.05.01

Lorsque l'esprit est « grillé », la perte de crédibilité est consommée dans l'environnement immédiat de son porteur, et la réédification de cet esprit constitue à présent un véritable défi social.

On peut concevoir la réalité par sa perte et sa reconquête. Chacun adhère à celle-ci par fragment, montrant sa discontinuité. Ajoutant les fragments bout à bout, l'esprit tend à donner à cette réalité une continuité.

31.05.01

Vous le savez, la confiance en le fou se travaille, et sans elle le fou reste fou...

01.06.01

Le principe de sélection et la distinction entre violence et non-violence devraient être remis en cause.

Si la relation sociale est essentielle, l'amour et l'amitié peuvent-ils être régis par la logique de marché ?

La redevabilité est-elle un moyen de pouvoir, ou l'économie de l'aide peut-elle être vue comme une aide sans retour, un aidé aidant à son tour.

L'homme, comme machine de gestion conçoit fort bien la marchandise, mais l'âme pourrait-elle être une marchandise ? (cf Faust de Goethe, et vous reprendrez bien un petit supplément d'âme ?)

L'homme comme machine à produire, non à aimer, exclue la psychiatrie, revisitant la valeur de l'argent entre communisme et capitalisme.

Au lieu de déterminer les causes de la maladie, l'attention se porte sur la maladie elle-même. De même, l'attention est portée sur l'ambition brimée qui en se révoltant forme un trouble psychique au lieu de se consacrer à la résolution de sa cause, à savoir le principe de sélection (il n'y a pas de place pour tous et pour satisfaire une réelle vocation, il n'y a donc pas de vrai choix d'un métier...)

Il conviendrait de pouvoir séparer la connaissance du phénomène de compétition.

Le malade parle très bien la langue malade, parce qu'il l'a apprise comme on apprend une langue étrangère. Et ceux qui les écoutent ne comprennent pas cette langue (bien qu'ils l'enseignent), ce patois « pathologique ».

La psychiatrie induit la notion de deuil de soi (qui confine au suicide ?), en marge d'un vrai

questionnement sur une raison de vivre. Le deuil de soi correspondrait-il à un idéal (social), et quel idéal ?

L'âme est une marchandise. La marchandise a une âme. A quand les marchands d'âme après les marchands d'armes. Le corps est matière, comme marchandise, et elle, nous sent-elle ?

Au sein de la norme, il n'y a pas de fracture entre la pensée et l'action, sinon oui (a-norme). Atomisation sociale et individualisme.

La multiplication des médias, l'accès à toujours plus de culture et de représentations, où la relation sociale s'acquiert par procuration et sans partage, hypertrophie la compétence au lien social, et atrophie son emploi. (On perçoit mieux le bénéfice potentiel du phénomène d'hypostimulation).

De la facilité...

Le danger de la représentation, (et son lien avec le phénomène de la reconnaissance) c'est de donner à contrefaire sans « comprendre » (originer), sans se rattacher à l'individu particulier (différent) par son histoire propre, son invention (la conscience de son histoire et sa conscience tout court), sa maturité et sa réalisation.

02.06.01

Plusieurs formations, c'est une formation décousue.

Dans une société de loisirs, en tenant compte de ses besoins et de ses impératifs, une école active paraît nécessaire, comme une éducation en formation continue, où l'ambition et l'histoire individuelle raconteraient une histoire sociale, et permettraient l'accès aux vraies connaissances nécessaires à l'individu.

Deux produits du contexte social : certification de qualification et certification de déqualification.

Avec la maladie, l'a-normalité, l'exclusion, il ne peut y avoir d'intégration, il ne peut déjà y avoir qu'une économie parallèle. Hors de l'orthodoxie économique (actuelle)...

École active, formation et éducation continues.

Connaissances pour accéder à une « place » (respectabilité...) dans la société, ou connaissances pour dire son histoire dans l'Histoire, faire partie du mouvement social (et son stress ?), sa création (la mienne) ? Ou connaissances pour... ?

Inventer des filières de compétences nouvelles : exemple : du phénomène de décompensation on tire des phénomènes de compensation conscients (les phénomènes de compensation ne sont pas forcément conscients.)

Le malade ou le péquin lambda et les peurs des : - psychiatrie, psychologie, psychisme, psy – etc...

La reconnaissance est aussi celle d'une terre inconnue.

Plus que l'identité, l'identification, au sens d'un mimétisme ou d'une reconnaissance (celle

qui considère la norme et son exclusion), constitue peut-être le moteur de l'existence sociale (du lien social et de l'intégration).

Une souffrance peut être de (devoir) vivre différemment et de se rapporter à la norme, à l'idéal, ou à son ambition (volonté de pouvoir).

L'exemple des maquilas de certain pays d'Amérique latine pourrait peut-être nous apporter un élément de compréhension sur ce qui peut motiver le bonheur, à savoir peut-être le besoin d'un contrôle sur l'ensemble travail – produit, identique peut-être au besoin d'un contrôle sur l'ensemble réalité – outils-de-la-réalité.

03.06.01

Voilà de quoi, je l'espère, nourrir vos « réseaux » neuronaux...

La santé mentale ne peut simplement développer des garde-fous (avec autant de raisons de les transgresser) sans déjà pouvoir « ramener » les fous au sein de la communauté, sans quoi il y aura toujours une proportion de fous, plus ou moins grande suivant une politique de santé sociale.

Savoir quel pourcentage de déviance est socialement acceptable est un enjeu politique (?)
Peut-on éviter d'avoir affaire à une force socio-politique de plus (sous la forme d'une association) ?

Mais l'association est un garde-fous, autant qu'un moyen d' « arriver ».

04.06.01

La culpabilité, qu'elle soit autogène ou hétérogène, est largement employée dans la lutte de pouvoir qui continue d'opposer les hommes. La culpabilité (et tous les mécanismes de stress qui lui sont liés) est véhiculée dans la culture (éducation), et il est ainsi difficile d'apprendre à respecter la norme d'une part, et le hors – norme d'autre part.

Il y a un fossé entre trouver sa vie qui est la norme, et retrouver sa vie qui dénote une a – normalité.

Un dépressif retrouve sa vie là où il l'a laissée (?), on peut y voir un décalage, une perte de temps, une a – normalité, une exclusion sociale ou un autre niveau de conscience ? et la dépression se vit, pour quoi ?

(Ne dites pas à un dépressif qu'il est dépressif...)

N'oublions pas la dimension de rupture, la révolte, qui pourrait être revendiquée.

Dans le chemin qui va de la révolte à l'acceptation, on ne peut envisager la seconde pour exercer la première.

16.06.01

J'ai conçu que le soi puisse être fort, solide ou dur. Ce qui est difficile, car mon éducation jusqu'ici a été largement insécuritaire. Comment le soi peut-il être fort, qu'est ce qui le rend fort ?

Hypothèse 1 : la reconnaissance dans la relation sociale génère la santé (mentale).

Hypothèse 2 : il existe une reconnaissance positive et une négative.

Réflexion : Pourrait-on expliquer la déviance par une balance négative de reconnaissance, un déficit ? Et le déviant, dans sa mesure, en serait-il responsable ?

Si l'on peut originer la déviance de cette manière, il convient de mettre en doute le phénomène de reconnaissance, et de postuler l'indispensable présence du phénomène de sécurité.

Le déviant psychique pourrait être appelé un parapsychique.

Il a plus de reconnaissance pour la déviance psychique.

Il pose la question de savoir si nous sommes à la merci du jugement des autres (en opposition avec le for intérieur) ?

17.06.01

La frustration est une reconnaissance négative.

Celui qui (par quelle expérience ?) ne supporte pas la frustration (qui la supporte ?) a-t-il besoin d'un équilibre plus fort du côté de la reconnaissance positive ? Est-ce socialement acceptable ?

Le travail contre la frustration devient un moteur (nécessité). Mais cette motivation est-elle « juste » ?

La gratification est une reconnaissance positive. Quelle en est l'origine, quelle est sa destination ?

Prendre le bon, laisser le reste.

Celui qui... tomberait-il plus facilement dans un déséquilibre (déviance) des reconnaissances positives et négatives ? Je ne crois pas à ce modèle trop simple. Il y aurait soi ou la nécessité du combat de la frustration. Ou alors les moyens de tourner la frustration en avantage (réversibilité) ?

Mon insécurité sociale.

Notre société (de la peur ?) ne permet pas à l'homme d'attendre l'approbation d'autrui pour faire ou dire ce qui lui semble juste.

Société de soi et d'autrui où s'intègre la solitude et la question de la société et de la confiance que l'on peut en avoir.

Sans approbation cet homme ne fait rien, il dépressionne en juste motif, il attend pour faire ce qui n'est pas lui (double personnalité, et sans « soi ») ou il agit seul ou en petit groupe. La motivation (le moteur) est en soi (c'est quoi soi ?).

Sans la confiance sociale cet homme agit seul (confiance et soi) ou ne fait rien.

Il doit être sûr de lui, convaincu de son bon droit, et raisonnable (avoir la raison...).

A-t-on le droit, et dans quel but, de soumettre quelqu'un, dans son éducation, et sans l'avertir, à une reconnaissance négative ? Peut-on considérer d'être sciemment soumis à une reconnaissance négative (dans son éducation...) ?

Confiance... (en soi, et sociale).

Philosophe.

Dans la vie nous sommes censés supporter des frustrations involontaires, non des

frustrations volontaires (sévices).

Bonté.

Nous apportons à autrui les beaux fruits de notre expérience (notre éducation), les ayant triés des autres, et comme les fruits d'autrui sont beaux (confiance...).

Si ce sont les mauvais, la culpabilité de celui qui donne seule joue, l'autre les prend pour beaux (utiles...).

Il n'y a pas de mauvais fruits.

18.06.01

L'homme (moi) soumis à une reconnaissance négative majoritaire devient-il un déviant ? et soi ?

22.06.01

Tissé de peurs et d'insécurité.

Une « chaîne », chaîne de conditionnement, celle des conditions de la vie (?), conditionnement par intégration (« éducation »).

Une « chaîne » communautaire et sociale, de la psychiatrie à la société.

Imaginez les conditions dont vous avez besoin ; « ils » ont besoin des mêmes.

Entre le 22 et le 27.06.01

En admettant que le psychisme soit une direction donnée à toutes les psychés, le psychisme serait donc un courant. Il est certainement bien de développer la prévention, afin de maintenir les psychés dans le psychisme (autant dire le droit chemin...). Cependant les déviants sont toujours là, et si il n'est pas développé de moyens (de soins en plus de la prévention) pour les ramener au courant dominant, ils resteront à l'avenir des déviants (et des exclus). De plus ces déviants seront au fil du temps remplacés par d'autres déviants, étant entendu qu'il existera toujours de la transgression psychique (autrement appelée folie).

Privilégier la prévention c'est privilégier les biens portants. Et nous devons aussi admettre le devoir de développer les moyens nécessaires à ramener les déviants dans le psychisme ambiant.

La folie que l'on appelle parfois liberté ou progrès, quelques-uns en tombent et il faut des moyens ou une histoire, de les relever.

On traque la folie au plus près, grandissant la connaissance du possible, du psychisme. Et la société a-t-elle besoin de ses fous, ses butoirs, ses boucs émissaires, etc....

Je mentionne un phénomène, celui de déprimer et de compenser.

27.06.01

L'ambition et sa reconnaissance jouent dans le maintien ou l'exclusion du psychisme ambiant.

Elles sont faussées dans le domaine du théâtre, où se gère la carrière, non la création. Dans le jeu, (déjà le jeu malsain du chômage) de ces deux objets. On gagne sa place, on ne fait

pas de l'art.

03.07.01

Curieuse économie sociale de la qualité et du défaut.
Économie aussi de la redevabilité (= rendement).

Aimer pourrait-il être de couvrir les défauts de l'autre.
Si on est aidé, on aidera certainement d'autres que ceux qui nous ont aidés.

09.08.01

Prévention.
Reconnaissance.
Sécurité (Maîtrise...)

11.08.01

Interdépendance de l'intégration sociale et de l'intégration intellectuelle.

15.08.01

Ne plus se reconnaître soi-même... ?

Economie de se reconnaître et d'être reconnu.

25.08.01

Les concernés ne sont pas informés (de leur nouveau monde...).

Série de mesures et de réflexions :

- créer une antenne médicale et sociale, un office d'orientation post psychiatrie, au soin de l'état.
- créer un document de présentation du réseau (psychiatrie et alternatives) donné au patient psychique à l'entrée ou à la sortie de Belle-Idée, au soin de l'état.
- le droit à l'information est un droit du patient, un droit de l'homme.
- éviter de disperser les forces d'associations en représentations inutiles.
- toucher les vrais concernés.
- les informer de ce qui se passe pour eux (psychiatrie et social...)

29.08.01

Système et économie de la reconnaissance, oui, mais la jalousie... (reconnaissance négative ?).

07.09.01

Économie de la reconnaissance pour une société de comédiens.

08.09.01

La reconnaissance et son économie s'opposent à l'intelligence. Celle-ci, même par fragments, rejoint la réalité, même par fragment, rejoint une cohérence. Si, par fragments aussi, l'exclusion existe, on indique la déviance au système normé et il y a la mise en place de processus (système) de réintégration, de rattrapage, de récupération.

10.09.01

Réédifier une intelligence où la jalousie (affect psy) n'intervient pas.

21.09.01

Si l'on admet la reconnaissance comme un précédent de l'identité (de la personnalité), comment définir celle-ci en cas de reconnaissance négative (un pouvoir et une volonté...). Si l'on statue sur la reconnaissance (sans distinguos et sans exclusion politique...), toutes les influences, autant négatives que positives (et toutes inconscientes) jouent. Alors comment se prémunir (conscience) des négatives (menant à l'exclusion).

- défaut de reconnaissance, (non manque, mais indistinction positives-négatives).
- déviance (sociale, individuelle, psychique ou intellectuelle).
- regagner sur la norme sociale (quotidien, activité, comportement, objectifs)

22.09.01

Au travers des médias, par exemple, la culpabilité et la peur engendrent le stress, qui pourrait être évité par le développement du phénomène de sécurité (ou sûreté.) Etre sûr de soi et être sûr de son environnement.

29.09.01

Si la politique libérale est celle du laisser-passer laisser-faire, est-elle aussi celle du laisser-penser laisser-dire ?

30.09.01

La reconnaissance est toujours positive, pour autant qu'on sache la décrypter.

Savoir la décrypter est un phénomène de prévention.

Le drame est de prendre du faux pour du vrai, c'est l'histoire et le destin de chacun, où l'erreur nous apprend...

La violence administrative remplace peut-être la politesse par une vérité, où la violence représente peut-être le choix de vérité d'une société à la dérive.

Chacun a-t-il droit au succès, à la réussite ?

La clé de la réussite est-elle la prévention ?

Cela implique d'apprendre à reconnaître, dans les enjeux de (des) l'ambition (s), la

reconnaissance positive de la négative.

04.10.01

L'arme de la reconnaissance se retourne contre celui qui n'est pas d'accord.

05.10.01

Reconnaître de l'intelligence à l'autre est un a priori (un devoir).

La lutte de pouvoir est une lutte d'intelligence (de reconnaissance d'intelligence ou non).

Nier l'intelligence est une (fausse) ascendance.

À affiner.

07.10.01

Reconnaissance.

On ne fait plus une chose pour elle-même, pour sa bonne facture, pour sa réussite, pour son excellence, pour sa perfection, pour sa qualité, pour sa justesse, mais pour sa reconnaissance, son intégration (dans une justesse normée et sous les regards jaloux) au système, entraînant l'acte dans les devoirs de séduction et de compétition, où la représentation même devient sans plus d'objet.

Dans la course à la reconnaissance, il n'y aurait même plus le plaisir dans l'acte même, nous entraînant dans une économie de la représentation, où il y a trop de faux-semblants pour que l'on puisse s'y reconnaître (discerner et estimer la valeur vraisemblante)...

À moins de se reposer sur séduction et compétition, et d'être entraîné vers quelle société ?

08.10.01

La reconnaissance est un sentiment, subjectif... Affect opposé à l'intellect ?

Sans distorsion (et ceci est très important), il convient de distinguer les signes de la reconnaissance, dans leur expression, des moyens de leur lecture, distinction où le sens peut varier de l'émetteur au récepteur. On pourra déjà admettre là la reconnaissance comme un langage, un langage commun.

Pour sa perpétuation la société se doit de préserver :

- 1) au travers de sa dignité, l'être social, individu ou groupe.
- 2) le lien social, tendant à la cohésion et à la cohérence.

L'usage d'un langage commun, peut-être celui de la reconnaissance, fait partie du lien social, au sens où c'est lui qui constitue en grande partie le lien lui-même.

De ce corpus de réflexions, il devrait être possible de tirer un texte raisonné d'environ une dizaine de pages.

Jean-Marc Allaman / mai – octobre 2001

LETTRE OUVERTE À LA PSQ

Pour le 6 décembre 2001

Franchement, oui, je suis contre.

Contre l'autosatisfaction béate du système psychiatrique au mépris du patient et de sa communauté.

Naturellement le régime despotique de la psychiatrie s'oppose à l'idée même de la communauté pour laquelle elle est sensée travailler. Une communauté citoyenne avec son pouvoir, ses droits, son autonomie, ses possibilités d'activités et de formation. Mais quelle forme sociale lui donner ?

Abus de pouvoir, on déplace le sens des mots : l'hyperstimulation que constitue l'enfermement, le traitement forcé et le mépris du consentement éclairé, glisse au doux nom d'hypostimulation. On veut avoir la paix...

Comment une ville de l'importance de Genève peut-elle se permettre plus d'une centaine de suicides par années (comme autant de fusibles sociaux qui claquent), sans même se poser les bonnes questions de ce qui entraîne ce phénomène ?

Quel respect a-t-on de la parole de ceux qui partent au suicide ?

Je rêve aussi d'une psychiatrie qui réponde à mes besoins, même si je suis en bonne santé et que l'asile n'est qu'un risque.

Ose-t-on parler de communauté psychiatrique ?

D'un côté une communauté médicale très organisée, de l'autre une communauté désorganisée de soignés. Question : qui tire ainsi profit du système d'ensemble ? Le soigné psychiatrique est une victime sociale, preuve en est son défaut de droit en psychiatrie...

Pour la communauté citoyenne à l'asile !

Tentons sur des fondements démocratiques, d'organiser la communauté des patients, à l'asile déjà (un rêve que peu d'entre nous s'autorise), dans les associations d'aide ou d'entraide, et même dans des entreprises. Tout l'environnement social de cette communauté devrait être retravaillé...

Suis-je l'étranger, votre victime. Le sens-je, moi victime autonome. Me le faites-vous sentir, à moi victime hétéronome.

La tiers-victimisation est-elle un phénomène social indispensable ? Une minorité, victime idéale, pourra-t-elle inventer ce modèle communautaire où l'on ne reproduit pas le modèle « dominant » et où la victime n'existe pas ?

La communauté, le collectif, a déjà pris de nombreuses formes dans nos sociétés : elle est affective, sociale, intellectuelle, d'habitation, de formation, etc.

La communauté véhicule tous les phénomènes psychiques : autant d'affects, d'intellects, d'actes et de gestes issus d'une volonté.

Il semble malheureusement que nous ayons toujours besoin d'un plus petit que soi.

La fédération MottattoM qui accueille l'association L'Expérience, l'écoute-t-elle, fait-elle du social en la gardant comme parent pauvre à charge, et peut-elle ainsi revendiquer plus de

soutien auprès des autorités ? La minorité s'appuie-t-elle sur une minorité... Une victime ? Le réflexe est de désigner une victime, sous-tendu par la croyance en un pouvoir, ne serait-ce que celui de ne jamais être ou devenir victime soi-même. Là déjà se justifie la lutte de pouvoir dans un schéma tripartite indiquant un rapport de pouvoir. Et les culpabilités refoulées circulent jusqu'en des impasses d'où elles ne sortent plus, jusqu'en des vasques, pauvres fous...

La leçon est que son innocence s'achète au prix de la culpabilité de l'autre...

Un modèle communautaire de la différence devrait pouvoir désamorcer cette fatale bombe à retardement....

Le conseil d'un ami : Je me placerai toujours du côté du plus faible...

Je reconnais que je n'ai pas su reconnaître. Pas su reconnaître mes ennemis.

Et se reconnaître en victime, de manière autonome ou hétéronome, conjugué avec le devoir de perfection qui en découle, constituerait-il l'idéal humain ?

Moins on a de moyens de se parfaire, plus le devoir de perfection est grand...

La reconnaissance pourrait-elle travailler contre la tiers-victimisation, contre l'exclusion ?

Si je me reconnais des ennemis, je me victimise, et ce n'est pas supportable.

Si mes ennemis me désignent (me reconnaissent !) en victime, je suis victimisé.

La place est la même, sauf la responsabilité. Mais quelle vie ? Victime et conscient de l'être ?

Si je ne me reconnais pas d'ennemis, une forme de non-violence, une vie tranquille peut-être ; une pensée à suivre...

Je ne suis pas (ou plus) victime. Mais n'ayant pas su reconnaître mes ennemis (et ma victimisation), j'ai été (comme on est) victimisé sans le savoir.

Y a-t-il un autre choix qu'être victime ou dominer, un autre choix que victime ou bourreau (le suicide réunissant les deux...) ?

Pour déjouer un système qui de toute façon la sacrifiera, la victime consciente du schéma de tiers-victimisation préférera se sacrifier elle-même (suicide) et mettre ainsi le système en échec.

Quelle autre réponse que le suicide la victime pourrait-elle proposer ?

Employer le paradoxe de reproduire le schéma de tiers-victimisation, soit que la victime désigne une nouvelle victime ?

On repousse la place de la victime sur une autre victime et on obtient une chaîne sociale victimante. Et une minorité trouve ainsi sa minorité, qui trouve sa minorité, jusqu'à l'individu qui trouvera en lui sa propre victime, et sera conduit au suicide...

Ou alors concevoir le schéma de tiers-victimisation comme une place de victime tournante dans le temps, entre moi, toi et lui ?

Comment une victime pourrait-elle sortir (de soi-même ou grâce à autrui) de son rôle de victime ?

La question devient celle de savoir s'il est possible de profiter du rôle de la victime (de la cloche, du fou), là où la réponse, derrière une distance et un sourire, aide à vivre.

Et sortir du schéma de la tiers-victimisation serait-ce une utopie, un rêve de monde idéal, une impossibilité ?

La non-violence saurait-elle déjà jeter des éléments de base de cette perspective ?

Echapper à la barbarie du tous contre tous par le tous contre un est un truc de l'histoire. La

politique du un contre tous devrait aussi alors être envisagée... Et l'on finira même aussi par se passer de tous les intermédiaires, vers le rapport direct du un contre un ou mieux du un avec un. Vers l'utopie du tous avec tous...

Aussi, dans le schéma tripartite de la tiers-victimisation ne reconnaît-on, en fin de compte, que deux parties, le bourreau (multiple) et la victime (unique). Deux termes qu'à l'ère de la communication nous réduirons à celui de partenaire. Des partenaires. En collaboration et sans victime expiatoire.

L'hétéronomie n'est rien si tout au bout il n'y a pas d'autonomie.

Elle est tout au plus l'expression d'une relativité.

Et l'autonomie est un absolu.

Mais les lois que se donne l'individu sont certainement un mélange d'autonomie et d'hétéronomie. Le lien social a lieu au travers d'un langage commun dans lequel il est intéressant de voir comme la reconnaissance, phénomène bien abordé par nous jusqu'à présent, fonctionne en tant que porte sentimentale. Elle ouvre en effet dans l'espace interpersonnel la dimension individuelle des lois individuelles, les sentiments. Le psychisme serait alors là garant de l'économie de la dizaine de sentiments existants, et la psychiatrie serait sensée servir là de tuteur à toute gestion sentimentale défaillante (!).

On aurait pu aussi emprunter une autre porte, un autre sentiment. Par la confiance par exemple, pour accéder à ce qui justifie l'existence de la norme (elle donne confiance, on prend confiance si on répond à la règle, on gagne un sentiment de sécurité, de sûreté) et pour accéder à ce qui traduit l'effet de l'écart que l'on peut prendre de la norme, ce que sont la révolte, la passion, etc.

L'activité sentimentale se traduit par des comportements, par une adéquation à la réalité, et règle ainsi la corrélation des lois individuelles, qu'elles soient autogènes ou hétérogènes.

L'intelligence n'est peut-être pas de savoir reconnaître, ni même de savoir connaître, mais peut-être de savoir tout court.

Deux aspects de l'intelligence sont la cohérence et l'expérience. La reconnaissance, elle, ne peut (ne doit) être que celle de l'œuvre de l'être, elle ne peut être celle de l'être lui-même, pris tel un pion dans les jeux de pouvoir, intellectuels ou autres. Œuvre regardée comme production, dans une optique marxiste ou dans l'optique économique moderne.

L'œuvre, comme produit de l'activité, fondera la reconnaissance du public de l'association L'Expérience par exemple. Mais cette reconnaissance ne fonde pas l'association, dont les enjeux sont certainement plus simples et plus vitaux.

Pour dire encore mes moyens d'exprimer le projet que j'ai créé, sachez que le texte fondateur de l'association L'Expérience tient autant de la psychologie, de la sociologie, de la philosophie, du travail social, que de la dissertation et de l'exposé...

Et pour ce qui est de sa philosophie au quotidien, L'Expérience a aujourd'hui urgemment besoin d'un lieu et d'argent, et à défaut elle sera suspendue jusqu'à l'obtention des moyens de son existence.

Jean-Marc Allaman

05.12.01

INTERDICTION DE DÉRIVER

16.01.02

La prévention ne peut s'inscrire que dans un contexte idéologique, sociologique et politique, donné.

Aucun système ne saurait prévenir la chute de quelques sacrifiés. Ni l'utopie libérale, ni le maoïsme sournois, ni le capitalisme usurpateur, ni quelque règne culturel. Des identités en opposition, issues de l'interdit mimétique, un produit maison en somme. Pas d'autre choix que le choix de tous. Pas d'histoire individuelle. Le service social. Prévenir est-il d'ouvrir le choix, comme la non-violence, au-delà de la résistance passive, ouvre la frontière de la tolérance, travaille toujours cette limite.

Prévenir ne peut être que les moyens de la prévention, tout connaître. Je ne peux pas, je m'étonne encore. Obligation sans choix. Dictat, sans autre. Ma dignité, ma fierté comme je l'appelle, en reste bien éloignée. Dans l'irréductible expérience de chacun, il est important et nécessaire d'être là et de travailler ensemble des outils du réel pour ramener celui qui dérive au-delà de sa propre raison. La prévention se pose ainsi un peu en leurre social, pour ne rien changer au fait psychiatrique. Honteux. Changeons déjà une science mal servie, où règne encore trop d'abus.

Une maille psycho-socio-géo-politique de mon expérience de vie qui serait revisitée (je rends hommage à l'habile intellectuel statisticien, sauf qu'il ne peut s'agir, selon moi, que d'une autoanalyse) rendrait de précieux renseignements à réagencer en une pleine conscience qui me corresponde et m'agisse en comportements adéquats. J'ai écrit noir sur blanc cette période clé de 1983 à 1991, où gisent deux tentatives de suicide en 90 et 91.

(...) Sur fond de traumatisme (par un événement) fragilisant, mon lot a été lourd, origine de la longue crise de mon psychisme. Pour ne pas raconter le silence lourd de ma propre histoire, je dirai la prévention qu'il en aurait fallu. D'abord une prévention par des cours de psychologie à l'école destinés à prévenir, à permettre de mieux gérer les éventuels traumatismes, notamment ceux consécutifs à des suicides. Prévention ensuite dans une meilleure prise en charge de ceux qui sont touchés par un traumatisme, par exemple par un suicide. Il y a à Genève une centaine de suicides par année, d'où chaque année une centaine de « groupes » à encadrer, la santé devrait pouvoir s'en occuper. Le suicide a un sens, la collectivité ne peut l'ignorer. Un fusible social qui claque, auquel correspond une dimension sociogéographique à déterminer, et où la santé devrait assumer sa responsabilité. Ceci afin d'éviter la confusion, de ne pas laisser de terrain à la maladie psychique (fragilité...). Prévention enfin par interdiction de direction et d'enseignement dans les écoles de personnes susceptibles de viol de conscience ou de viol sexuel... qui peuvent conduire à la maladie psychique ou à d'autres déviances.

Prévenir, comment faire pour ne pas vivre la crise ? Peut-on ? Consolider le psychisme par un travail psycho-social en un temps et en un lieu avant d'aller à l'asile (et ainsi savoir qu'on pourrait l'affronter ?) ?

La générosité, intellectuelle notamment, jouera sans doute aussi un rôle clé dans la

découverte des moyens de sa santé mentale.

Pour autant aussi qu'idéologie et pouvoir cessent d'être séparés au profit d'ambitions personnelles humainement inacceptables.

Mais on comprend aussi qu'une société en crise génère des individualismes sans égards pour autrui, comme on comprend qu'une société en croissance génère de la place et de l'altruisme pour presque chacun de ses membres.

Comprenez aussi, si je parle de pouvoir de la communauté, que je ne parle pas de communisme, dont la faillite est plus que visible de nos jours, tout du moins dans sa forme structurelle... Schéma du pouvoir communiste, où conscience et connaissance par l'élite du réseau communautaire, des rôles, et des pôles de leader et de victime, formant une sorte de «sociologie», assurent à cette élite une position et une stabilité encore plus incontestable que dans un système qu'il veut combattre, mais dont il garde l'héritage, maintenant le plus possible son prolétariat dans l'ignorance de tout cela, au travers notamment de la propagande.

Je vous ai écrit tout cela, quelles réponses maintenant puis-je en attendre ? Au-delà même de l'absence ?

P.S. Un sujet peut-être pour une prochaine réunion :

Si « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »,

alors « Psychiatrie sans psychologie n'est aussi que ruine de l'âme (Psyché) ».

P.S. bis : On peut inventer une prévention, on inventera ensuite sa perversion...

P.S. ter : Un apport concret qui pourrait être fait dans le no man's land proposé aux patients en sortie de l'asile, serait d'éditer à leur intention un catalogue des ressources en rapport avec leurs besoins, et qui leur permette de commencer à s'y retrouver...

Jean-Marc Allaman / 16.01.02